

LE PITIT TORRE

RENAISSANCE

Regarder le passé...

... pour se tourner
vers l'avenir.

Trimestriel gratuit
Edité par la Fédé ULiège

I - mai 2023



Le P'tit Torê

Trimestriel édité par la Fédé ULiège et distribué gratuitement à l'ULiège.

Numéro I (mai 2023) : Renaissance

Imprimé chez PrintUp, à Esneux.

www.ptittore.be
redaction@ptittore.be
[@ptit.tore](https://www.instagram.com/ptit.tore)

Ont participé à ce numéro :

Ju Hamers
Lola Ketelslegers
Mateo Beaufays
Nora Belgomri
Camille Taecke
Sofia Alvarez
Laura Maestre
Simon Lesenfans
Lola Carvajal
Romane Muselle
Antoine Humblet

Merci à la Fédé ULiège.

Merci à Laurent Renerken, ancien rédacteur en chef du P'tit Torê, ainsi qu'à tous·tes les ancien·ne·s avec qui nous avons échangé.

Merci au Doyen de la Faculté de Gembloux, Prof. Francis, à la Fédé Gembloux, à l'AG Gembloux et à l'Abbaye de Gembloux.

Merci à Justine Goffin de YouVi, Martin Moreau, Youri Noville, Jenny et Monique, Gwenaelle et Lola.

Merci aux cercles Amnesty et UNICEF.

Merci à Robin Hanciaux, Sergio Osorio et Emma Ota.

Surtout, merci à vous de nous lire !

RENAISSANCE



Edito

Renaissance | 4

Le quart d'heure académique

| 5

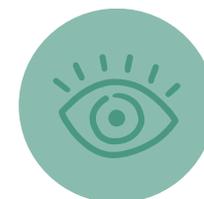


Regarder le passé

« N'écoutez pas les dinosaures ! » Entretien avec Laurent Renerken,
rédacteur en chef de l'édition 2005 du P'tit Torê | 8

Focus sur la fac de

Gembloux Agro-Bio Tech : l'association réussie de la tradition et de
l'innovation. | 10



Se tourner vers l'avenir

Séjour Erasmus, l'expérience d'une vie. | 17

Notre université a du talent : rencontre avec YouVi. | 20

Portraits d'étudiant·e·s :

- Les étudiants engagés : un avenir en construction. | 24
- Dans la peau de Youri, étudiant chercheur. | 26
- Étudier à l'Uliège sans y être régulièrement inscrit·e·s, c'est possible ! | 28
- Témoignages d'étudiant·e·s en difficulté : « La vie est chère ». | 29

Petit tour de cercles :

- Amnesty International Ulg : petites actions, grandes conséquences ! | 32
- UNICEF : le dernier bébé des cercles universitaires. | 34



Le moment détente

Des mots cachés sur la vie à l'ULiège. | 36
Un quizz pour mieux connaître le P'tit Torê. | 38





Edito : Renaissance

Renaissance : nom féminin désignant l'action de renaître. Synonymes : nouvelle vie, réveil, renouveau. La Renaissance désigne également un mouvement de rénovation culturelle et artistique, qui prend sa source au Quattrocento. Durant la Renaissance, les artistes et érudits cherchent une nouvelle inspiration dans une époque antérieure, l'Antiquité. Leur but n'est pas de copier ce qui se faisait alors, mais de s'en inspirer pour faire encore mieux.

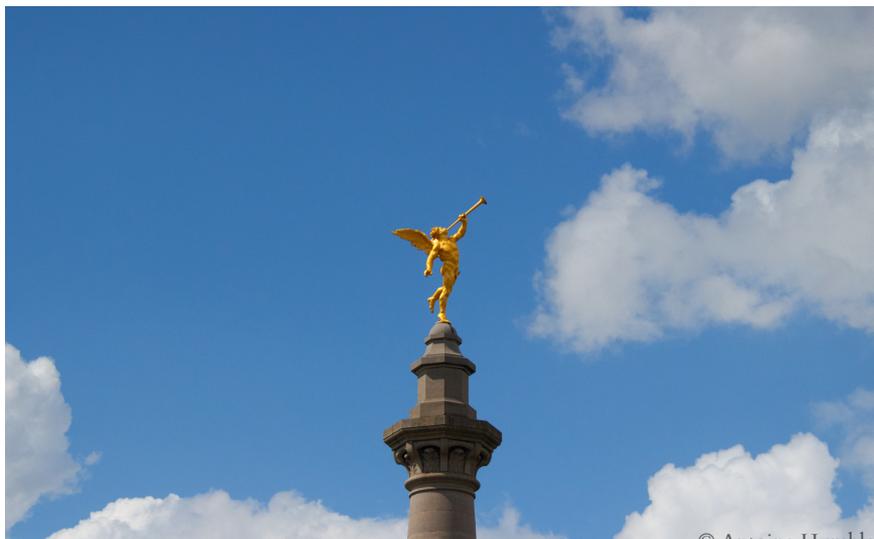
Alors, qu'allons-nous devenir ? Continuer d'écrire avec nos cœurs, avec passion. Une renaissance, c'est garder les bases, s'en inspirer, tout en ajoutant notre touche personnelle. Garder l'âme du P'tit Torê, son style et son contenu, mais avec de nouvelles plumes et des visions différentes. En tant que média, une renaissance, c'est prolonger l'héritage de la presse écrite, en y apportant de la modernité.

Voici la volonté de ce premier numéro du nouveau P'tit Torê : regarder le passé, pour se tourner vers l'avenir. Regarder le passé, c'est notamment se demander à quoi ressemblait le P'tit Torê à ses débuts. Se tourner vers l'avenir, c'est aller à la rencontre d'étudiant·e·s, les citoyen·ne·s de demain ou participer aux activités de cercles engagés pour un monde meilleur.

Le P'tit Torê fait le pari d'une information de qualité (informer des étudiant·e·s, c'est important) sans être barbant (c'est mieux de s'informer en s'amusant) et avec une touche de modernité comme il faut (parce qu'on n'a pas encore cent ans). Vous nous direz si le pari est gagné ?

Avec beaucoup de bienveillance,
Votre P'tit Torê.

Ju Hamers et
Lola Ketelslegers



© Antoine Humblet



Le quart d'heure académique

Si les termes comme « Financabilité », « Décret Paysage », ou encore « PAE » te paraissent parfois obscurs, ne t'inquiète pas ! La Fédé est là pour t'aider. La Fédé est le Conseil étudiant de l'Université de Liège et représente les étudiants de l'ULiège dans les différents organes universitaires et externes. Nous offrons également des conseils et un soutien tout au long de tes démarches académiques.

Notre Maison de la Fédé, située en face des bâtiments du XX août, est un lieu où tu peux venir nous rencontrer lors de nos permanences, mais aussi lors de nos prochaines activités à venir.

En plus de notre rôle de représentation, la Fédé contribue à la vie étudiante. Nous reconnaissons officiellement plus de 70 cercles étudiants variés, à qui nous apportons quotidiennement notre soutien en termes d'aides financières, de mise à disposition de locaux, ainsi que des conseils en gestion et en démarches.

Nous organisons également des événements grandioses tels que le Bal ULiège et l'Unifestival, pour répondre aux besoins des étudiants tout au long de leur parcours académique.

En tant qu'organe de représentation, nous voulons porter votre voix. C'est pourquoi nous aimerions recueillir vos avis et vos demandes pour mieux vous représenter. N'hésite pas à nous suivre sur nos différents réseaux sociaux, sur lesquels nous te demanderons souvent de répondre à des sondages.

Si tu as des questions ou si tu as besoin de conseils, n'hésite pas à nous contacter par e-mail à info@fede-uliege.be, par téléphone au 04 366 31 99, ou en venant directement à nos permanences le lundi et le mardi de 8h30 à 17h30 et du mercredi au vendredi de 13h30 à 17h30, Place du Vingt Août 24, 4000 Liège.

La Fédé ULiège



Qui sommes nous ?



Ju Hamers
Rédac' en chef



Lola Keteslegers
Vice rédac' en chef



Giorgia Baglio
Responsable com'



Mateo Beaufays
Rédacteur



Nora Belgomri
Rédactrice



Camille Taecke
Rédactrice



Paul El-Osta
Rédacteur



Sofía Alvarez
Rédactrice Erasmus



Antoine Humblet
Photographe



Laura Maestre
Rédactrice
Equipe audiovisuelle



Simon Lesenfants
Rédacteur
Equipe audiovisuelle



Romane Muselle
Rédactrice
Photographe
Graphiste



Lola Carvajal
Rédactrice
Equipe audiovisuelle
Photographe

Envie de **rejoindre l'équipe** ? Nous recrutons !

Tu aimes **écrire**, prendre des **photos**, créer des **illustrations** ou des **designs**, gérer les **réseaux sociaux**, créer des **formats audiovisuels** ou encore gérer un **budget** ? Notre équipe est toujours à la recherche de nouveaux profils, qui viennent de toute faculté.

Envoie nous un mail à recrutement@ptittore.be



« N'écoutez pas les dinosaures ! » : Entretien avec Laurent Renerken, rédacteur en chef de l'édition 2005 du P'tit Torê.

Quand toi tu apprenais à peine à écrire ton nom correctement, lui écrivait déjà pour Le P'tit Torê.

Le P'tit Torê : Comment es-tu arrivé au P'tit Torê ?

Laurent Renerken : Je cherchais une activité à faire après les cours. Je suis arrivé un peu par hasard chez 48fm, la radio universitaire. À l'époque, ça consistait à deux heures d'émissions par semaine. De fil en aiguille, on m'a proposé d'écrire des articles pour le P'tit Torê. Le journal était divisé en trois parties : une partie académique, une partie culturelle et une centrée sur la vie étudiante. Cette dernière présentait les actualités des cercles avec chaque mois un cercle à l'honneur.

PT : Qu'est-ce que Le P'tit Torê t'a apporté ?

Laurent : Se rendre à l'Université signifie travailler pour un diplôme. Ce que tu fais à côté, c'est ce qui t'amène encore plus loin. Il s'agit d'une expérience de terrain, cela permet de développer un certain réseau. On croise des gens d'autres facs qu'on n'aurait jamais connus sans Le P'tit Torê. Après 20 ans, je suis encore ami avec certain·e·s d'entre elleux. En plus, les années 2000 marquent le début du programme Erasmus. Il y avait toujours des activités et des événements à la Fédé. C'était une chouette occasion de rencontrer des gens.

Ensuite, on s'est embarqué dans la création du premier Unifestival en 2007, inspiré par la Nocturne de l'ULB. Le côté gestion de projets m'intéressait. C'était enrichissant.

On s'était mis en tête de construire une réplique en bois du Torê et de l'amener à Bruxelles, style cheval de Troie. Finalement, on s'est rendu à Bruxelles mais les Bruxellois·e·s étaient tellement hautains qu'on a préféré faire demi-tour. Il a siégé dans la cour de la Fédé pendant six ans.

PT : As-tu une anecdote à raconter ?

Laurent : Jadis, Le P'tit Torê a fait scandale. Pendant les premières élections étudiantes après le décret participation, le rédacteur qui m'a succédé était plus provocateur. L'une de ses Unes représentait Staline insérant un bulletin de vote dans l'urne afin d'inciter les étudiant·e·s à voter. Évidemment ça n'est pas passé. Le recteur a dénoncé cette édition. Il disait que les étudiants reniaient le passé. Et le rédacteur avait répliqué « *je vous rappelle que Staline est docteur honoris causa de l'ULg.* » C'était de la provoque débile mais ça a bien buzzé.

Un autre souvenir marrant avec l'équipe serait notre article sur les pique-assiettes. Tous les jours, l'ULiège organisait un drink, une conférence ou autres. On était conviés à des événements qui n'avaient rien à voir avec Le P'tit Torê. Finalement, c'était devenu un passe-temps, on jouait aux pique-assiettes. On en avait même fait un article bidon. On rédigeait des faux témoignages d'étudiant·e·s avouant taper l'incruste pour la bouffe et le champagne. L'un d'elleux avait toujours une cravate dans son sac. Au cas où il y aurait un

évènement. Il arrivait que nous nous fassions repérer par les serveur·e·s et les photographes.

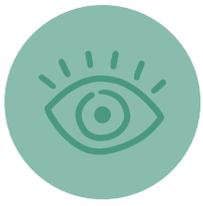
PT : As-tu un conseil à nous donner pour l'édition du P'tit Torê 2023 ?

Laurent : N'écoutez pas les dinosaures, faites vos trucs !

Ce qui est intéressant pour l'Université de Liège, c'est que le sujet reste les étudiant·e·s et les initiatives estudiantines. À mon époque, un de mes amis avait écrit un article sur l'accès aux personnes à mobilité réduite sur le site du Sart-Tilman. Il avait emprunté une chaise roulante pour la journée et a décidé de dénoncer le manque d'inclusion de la part de l'Université. Il faut continuer ce type d'actions.

**Laura Maestre Mendez
et Nora Belgomri**





Focus sur la fac de : Gembloux Agro-Bio Tech.

L'association réussie de la tradition et de l'innovation.

Mêler tradition et innovation, voilà le pari de la faculté d'Agro-Bio Tech de Gembloux depuis plus de 150 ans. Quoi de mieux qu'une visite à Gembloux pour démarrer notre focus sur les facultés de l'ULiège, dans ce numéro du P'tit Torê consacré à la renaissance, à l'alliance du passé et du futur ?

Mêler tradition et innovation.

Le Doyen, le Professeur Frédéric Francis décrit la faculté selon deux mots d'ordre, la tradition et l'innovation. L'aspect traditionnel de Gembloux est très marqué, notamment au niveau des bâtiments qui abritent la faculté : l'ancienne abbaye de la ville date du XIIe siècle. Il ne faut néanmoins pas se fier aux apparences. Derrière ses remparts vétustes ("Il faut quitter ces vieux murs de Gembloux", comme le dit la chanson) se cache une faculté des plus innovantes. Assez paradoxalement, l'innovation n'est pas un aspect nouveau ici, comme l'explique le Doyen : « Depuis vingt ans, le titre de la faculté a changé. Anciennement ingénieur agronome et chimie des bio-industries, aujourd'hui on les nomme "études de bio-ingénieur". Ce changement a permis d'adopter une vision plus large de la section. »

L'enseignement et la recherche s'organisent selon quatre mots-clés : environnement, agriculture, alimentation et forêts. « En termes d'environnement, une partie du centre de recherche Terra s'intéresse aux changements globaux, notamment climatiques. Récemment, le jardin de pluie a été mis en place pour répondre au questionnement concernant le dualisme entre inondations et sécheresses. On y a construit un auditoire extérieur en bois, en collaboration avec les forestiers. » détaille le Doyen.

Une réelle conscience environnementale émane de Gembloux. Le Doyen y accorde une certaine importance. « *L'environnement fait partie de ce qu'on enseigne. Notre domaine d'enseignement nous permet d'avoir des compétences techniques pour agir par rapport au climat, que ce soit au niveau de la mobilité, de l'énergie ou encore de la nourriture (notre restaurant est fourni localement). Il y a une réelle sensibilité pour le respect de l'environnement chez notre personnel et nos étudiant·e·s. Avant même l'initiative institutionnelle de "campus durable", notre faculté y accordait beaucoup d'importance.* » souligne-t-il.

Un autre projet dont les Gembloutois·es sont particulièrement fier·e·s ? Leur bière, bien sûr. La bière de l'Abbaye est gérée par six étudiant·e·s membres de l'AG, l'Association Générale des Étudiant·e·s bio-ingénieur·e·s. Elle est brassée sur le campus par la coopérative Gembloux Beer, créée par des étudiant·e·s alumni. L'Abbaye constitue ainsi le symbole du caractère communautaire des Gembloutois·es. Triple ambrée, elle ne plait pas à tout le monde. C'est pourquoi la coopérative a ajouté trois autres bières, notamment une pils et une fruitée. Les anecdotes autour de cette boisson ne manquent pas, comme nous le raconte Marion Corajod, la responsable communication de l'AG : « Lors des élections

du comité restreint de l'AG, les candidats sont invités à boire (sans obligation) un grand verre d'Abbaye sans mousse, afin de tester leurs gosiers. » Bref, Gembloux et l'Abbaye, c'est une sacrée histoire d'amour.

Réconcilier Gembloux et Liège ?

A l'inverse, Gembloux et Liège ne filent pas le parfait amour. Ou du moins, il y a de l'eau dans le gaz. Depuis 2009, Agro-Bio Tech est l'une des onze facultés de l'Université de Liège. Gembloux permet ainsi de compléter le panel des formations de l'ULiège. Néanmoins la transition n'avait jamais été complète. C'est seulement cette année académique que l'organe de représentation gembloutois a pu intégrer l'organe liégeois. Anciennement CRE (Conseil Représentatif des Étudiant·e·s), aujourd'hui il s'agit de la Fédé Gembloux, commission de la Fédération des Étudiant·e·s de l'ULiège. Ce changement rend plus simple la collaboration entre les deux entités, comme l'explique Lisa Di Maggio, secrétaire à la Fédé Gembloux : « *La collaboration avec Liège se passe plutôt bien. Des représentants gembloutois y vont en réunion. Ils peuvent échanger sur nos manières de faire respectives.* »

Est-ce que ça voudrait dire que Gembloux et Liège avancent vers la réconciliation ? Oui, c'est certain. Néanmoins le Doyen tient quand même à nuancer. « *Une bonne dynamique s'est mise en place avec le changement d'équipe rectorale. La politique de campus est beaucoup plus affirmée. En ce qui concerne les structures de décision, une des réunions de l'année va se tenir à Gembloux. Ce serait bien que la Fédé organise une de ses réunions ici. En tout cas, j'apprécie la démarche du P'tit Torê de mettre en avant notre campus.* » (Si Monsieur le Doyen approuve, que demander de plus ?) « *Il ne faut cependant pas oublier les particularités qui font la faculté de Gembloux. On souhaite maintenir notre identité.* » Bon, l'adage "Qui se ressemble s'assemble" ne semble pas fonctionner dans ce cas-ci, c'est tant mieux. Entre Liège et Gembloux, il y a bien sûr des différences : c'est probablement ce qui rend ce lien si particulier.



© Antoine Humblet

Un campus trop calme ? Loin de là.

Lorsqu'ils pensent à Gembloux, les Liégeois·es ont tendance à imaginer un petit campus, calme et perdu en campagne.

« Gembloux est une petite faculté. Vous pourriez imaginer qu'on s'ennuie, mais pas du tout. Il y a beaucoup d'animations, des soirées tous les jours. » nous explique Lisa. Coline Freches, la vice-présidente à l'extérieur de l'AG s'est donnée comme mission de nous expliquer le fonctionnement de ce cercle particulier : « L'AG est une ASBL qui rassemble des étudiants membres (500 membres pour 1500 étudiants). Elle se compose de vingt-quatre commissions (par exemple, l'Agruche qui fait de l'apiculture ou la Cinsi qui gère le potager collectif). Le comité dit restreint de l'AG compte neuf personnes et le comité élargi, lui, comprend les membres de l'Office des cours, du bar et de la bière de l'Abbaye. En fait, tout est lié et c'est ce qui fait notre identité gembloutoise. » Lisa est complètement d'accord avec Coline : « Un étudiant sur trois est impliqué dans le cercle, dans une commission ou l'autre. On connaît tout le monde, c'est l'une des forces de notre campus. » Ça, on l'a bien remarqué : quand le P'tit Torê est arrivé sur place, les gembloutois·es ont tout de suite vu qu'on ne venait pas de là ! Les baptêmes quant à eux sont indépendants de l'AG. Les activités des baptisé·e·s durent un mois, durant lequel les activités de l'AG sont suspendues. Une fois le baptême terminé, on n'en entend plus parler.

L'AG est présente lors des conseils de faculté, une fois par mois. Selon Coline, c'est important d'y siéger. « Les représentants étudiants réunissent 20% des sièges du conseil, ce n'est pas négligeable. » Les délégué·e·s des différentes années siègent quant à elleux aux conseils d'études. Comme il doit y avoir une parité professeur·e·s - élèves, le nombre de délégué·e·s est important (en bac 1, il y a dix professeur·e·s et donc dix délégué·e·s). Lisa explique le bénéfice d'avoir une représentation étudiante fort impliquée : « Lorsqu'il y a un problème, il remonte très vite aux oreilles des autorités facultaires. Nous sommes bien encadrés par nos professeurs, par la Vice-Doyenne à l'enseignement ainsi que par la coordinatrice de la formation. »

Réussir à mélanger tradition et innovation. Impliquer les étudiant·e·s dans différents conseils, dans la représentation étudiante ou dans le cercle et les commissions. Se réconcilier avec Liège tout en gardant son identité propre. Qu'avons-nous à apprendre de notre visite à Gembloux ?

Ju Hamers



© Antoine Humblet



*« Derrière ses vétustes remparts (...) se cache
une faculté des plus innovantes. »*





« On connaît tout le monde, c'est l'une des forces de notre campus. »

Lisa Di Maggio, secrétaire à la Fédé Gembloux



© Antoine Humblet

Le « Laboureur à l'étude » est le symbole des agronomes gembloutois-es,
un peu comme notre Torê à Liège !

Reportage photo par Antoine Humblet



Séjour Erasmus, l'expérience d'une vie.

Nous avons tous·tes déjà entendu parler des échanges Erasmus, mais savons-nous réellement en quoi ils consistent ? Chaque année, 900 étudiant·e·s étranger·e·s réalisent un échange académique pour venir découvrir l'Université ainsi que la culture liégeoise. En contrepartie, environ 800 étudiant·e·s de l'ULiège partent explorer l'Europe, et parfois le monde, pendant quelques mois. Cette expérience unique amène son lot de joies et de peines. Des rencontres humaines aux changements culturels, le P'tit Toré a recueilli le témoignage de trois jeunes ayant participé à un échange Erasmus. Sergio, Robin et Emma ont accepté de se livrer sur ce moment particulier de leur vie étudiante.

Qu'est-ce que le programme Erasmus + ?

Le programme Erasmus +, né en 1987, offre la possibilité aux étudiant·e·s européen·ne·s d'étudier à l'étranger. Le but est d'apprendre et de s'enrichir tant sur le plan académique que sur le plan humain. Plus qu'un simple échange académique, il s'agit surtout de vivre une expérience personnelle marquante, comme l'explique Sergio Osorio, étudiant espagnol en ingénierie : « *L'université apporte des connaissances pour une future profession. L'Erasmus quant à lui sert à se connaître et entrer en relation avec des gens du monde entier. C'est une expérience inoubliable.* »

Et la ESN ?

L'Université de Liège a mis en place plusieurs services pour les programmes d'échange. Une des mesures importantes prises, outre la présence d'un département pour tous·tes les étudiant·e·s internationaux, est sa collaboration avec la deuxième organisation étudiante d'Europe, la ESN (Erasmus Student Network). Elle aide les étudiant·e·s en favorisant leur intégration dans le pays d'accueil ainsi qu'en faisant la promotion de l'esprit interculturel. Pour cela, elle organise notamment des voyages et des fêtes.

La ESN de Liège est dirigée par des étudiant·e·s, dont Robin Hanciaux. Étudiant liégeois en langues romanes, il a réalisé un Erasmus en Espagne. Après avoir passé un entretien basé sur une série de questions personnelles, les étudiant·e·s recruté·e·s dans le cercle vont se répartir en différentes *teams* : voyages, communication, events, etc. Comme l'indique Robin, la participation à la ESN n'est pas rémunérée. Cependant, bien d'autres bénéfices émergent : « *On gagne beaucoup personnellement. C'est super enrichissant. Je m'y suis fait mes meilleurs amis.* » Il faut aussi savoir qu'un investissement reste nécessaire : « *On doit s'organiser et garder nos cours à jour.* »

La ESN offre également certains avantages aux étudiant·e·s Erasmus, tels qu'une carte leur permettant de voyager en Europe à faible coût. Elle organise des activités chaque semaine dans différentes rues de Liège : les journées d'accueil où la bière est offerte, les mardis karaoké au Sympa Bar, le sport et la course à pied dans la ville le mercredi ou encore les journées de dîner belge à la Fédé. « *Les activités de la ESN permettent d'ouvrir le cercle de relations, mais aussi de rencontrer des amis qu'on ne voit pas si souvent.* » dit Sergio.

L'Erasmus sous l'angle académique.

Les échanges Erasmus sont disponibles dans toutes les facultés et à partir de la première année à l'Université. Les étudiant·e·s qui arrivent à l'ULiège doivent choisir leurs matières, similaires à celles de leur pays d'origine. Celles-ci peuvent appartenir à n'importe quelle année de bachelier ou de master. De cette manière, les étudiant·e·s ont l'occasion de rencontrer des personnes de tous les âges. Pour ceux qui partent, le fonctionnement est un peu différent. Robin nous expose la différence entre la Belgique et l'Espagne : « *En Espagne, les évaluations continues, les travaux et les présentations comptent pour 70% et l'examen seulement pour 30%. Ce système nous impose un travail plus régulier. Alors qu'ici à Liège, seul compte l'examen final, on nous incite à être plus responsables.* »

Au cours de l'Erasmus, les jeunes ont la possibilité de rencontrer un coordinateur afin de discuter des éventuels changements dans leur contrat d'études, le *learning agreement*. Chaque faculté exige différents critères pour que les étudiant·e·s soient accepté·e·s, en plus de ceux communs à l'Université. « *On me demandait des notes, d'avoir fini toutes les matières de première et d'avoir au moins un B1 en français.* » explique Sergio. Emma Ota, étudiante japonaise en économie, devait quant à elle présenter la certification Toefl [attestation de la maîtrise de la langue anglaise à un niveau universitaire, NDLR] ou avoir un niveau medium d'anglais.

Chaque pays ou région a des fonds pour les étudiant·e·s en échange international. « *Au niveau financier, il y a énormément d'aides qui sont mises en place* », affirme Robin. En Espagne, tout le monde peut recevoir de

l'argent mais la somme précise varie en fonction des régions. Au Japon, c'est un peu plus complexe : tous·tes les étudiant·e·s ne peuvent pas accéder aux aides économiques parce qu'il faut avoir de très bonnes notes, comme l'explique Emma.

La découverte d'une nouvelle culture.

Pour la majorité des étudiant·e·s étranger·e·s, découvrir une nouvelle culture est une des raisons qui poussent à faire un échange. Selon Sergio, les différences culturelles entre l'Espagne et la Belgique sont surtout présentes lors des soirées. « *Ici il y a plein de bars, des fêtes pour étudiants. Tout le monde se connaît. Les Belges boivent de la bière alors que les Espagnols demandent plutôt des cocktails.* » Les différences ne s'arrêtent pas là, les horaires en Espagne sont aussi complètement décalés, ce qui a un peu déstabilisé Robin : « *De deux heures à cinq heures de l'après-midi, à l'heure de la sieste, il n'y a plus personne qui vit. Tandis qu'ici c'est le moment le plus important. En Espagne, la journée recommence le soir. J'avais cours de dix-neuf à vingt-et-une heures et le supermarché était ouvert jusqu'à vingt-deux heures.* » Au début, il avait l'impression d'être en vacances, « *Il y a la plage, le soleil et la fête. C'était un peu dur de penser que ça allait être ma vie pendant cinq mois. Mais c'était agréable, j'ai l'impression que les gens courraient moins dans tous les sens.* »

Cette différence culturelle déjà marquée entre les pays Européens peut s'accroître davantage lorsqu'on quitte le continent. Emma a voyagé dans de nombreux pays comme l'Allemagne, les Pays-Bas, la Norvège, le Luxembourg ou encore le Portugal. Elle a pu se forger une nouvelle opinion sur les Européen·ne·s : « *Je me suis rendu compte que les caractéristiques et*



personnalités sont complètement différentes selon le pays. Tout le monde profite de la vie à Liège, alors qu'au Japon ce n'est pas normal de faire la fête. Pour s'amuser, ils font du shopping ou se promènent dans les parcs. Ici la vie nocturne est active, au Japon on profite plutôt de la journée. »

De prime abord envisagés comme des échanges universitaires de quelques mois dans un autre pays, nous pouvons constater que les voyages Erasmus marquent à jamais les étudiant·e·s qui les réalisent. Iels sortent grandi·e·s de cette expérience. « *Je pense que faire un parcours universitaire sans Erasmus est une grosse erreur.* » dit Sergio.

Ces échanges poussent les étudiant·e·s à se surpasser dans les moments difficiles et à s'adapter à de nouveaux environnements. L'Erasmus permet également une remise en question sur son avenir et son mode de vie. L'expérience a notamment apporté à Emma plus de temps pour penser à elle et son futur. Ainsi, les bénéfices d'un séjour Erasmus ne sont plus à démontrer. Le mot de la fin est laissé à Robin : « *Tu te retrouves seul face à la vie, tu apprends à aller plus facilement vers les autres, à parler une autre langue, à t'adapter à une culture qui n'est pas la tienne. Ça a été la meilleure année de ma vie.* »

**Romane Muselle
et Sofia Álvarez**





Notre université a du talent : rencontre avec YouVi.

« Si on ne lutte pas pour nos causes, personne ne le fera à notre place. »

YouVi est une marque, entre autres de vêtements et d'objets, éco-responsable et militante. Il y a un peu plus d'un an, Justine a lancé ce projet fou, en plein durant son parcours universitaire. YouVi a grandi et l'équipe s'est étoffée au fil des mois. Il n'y avait personne de plus apte à en parler que Justine elle-même, alors Le P'tit Torê l'a rencontrée.

Le début du projet YouVi.

Justine étudie la philosophie, ici, à l'ULiège. Elle est militant·e de nature, mais encore plus depuis que ses études ont éveillé son esprit critique. Durant cette période, elle questionne son genre et se surprend parfois à gribouiller de petits dessins. Assez naturellement, elle se met à dessiner un motif précis : une Vénus impudique revisitée. Cette statuette féminine découverte à la préhistoire est un symbole de la fécondité, mettant principalement l'accent sur le corps féminin (surtout au niveau des hanches et de la poitrine). Justine décide de cuisiner ce symbole à sa sauce : elle décline la Vénus impudique en quatre personnages transgenres ou en quelque sorte non-genrés, qui mélangent ainsi les particularités corporelles féminines et masculines. Alors voilà, Justine a envie de faire quelque chose de ce dessin, dans le but de montrer que le sexe biologique est à détacher de l'identité de genre de la personne. Son papa possède un appareil pour floquer sur du textile, ça tombe bien ! Elle reproduit son dessin sur des t-shirts et voilà, "No Gender", la première collection est créée.



Et ensuite ?

A ce moment là, le projet n'est pas encore sérieux. Mais Justine y prend goût. « *Alors, peu de temps après, je me suis lancé·e un défi de créer une collection de A à Z en trois semaines, et je l'ai fait !* » La deuxième collection de YouVi est arrivée aussi simplement. Elle s'intitule "sAntimentale" (sentimental·e / santé mentale, tu as remarqué le jeu de mots ?) et traite en effet de ce sujet qui semble toucher beaucoup de monde. « *Après avoir fait des sondages sur Instagram et sur Facebook, j'ai vu qu'il s'agissait de la cause sociale qui revenait le plus. J'ai conceptualisé cela sous forme d'un dessin qui représente des yeux inertes, un regard vide, des sourcils froncés, une larme qui coule et un sourire. Ça montre la diversité des émotions et toute la complexité du sujet puisque tu peux ressentir plusieurs émotions à la fois. Tout cela est englobé dans un petit coeur, dessiné d'une façon enfantine, parce que les émotions sont spontanées et incontrôlables, surtout à l'enfance. Voilà, selon moi, une bonne manière de conceptualiser ce sujet.* »

Bien sûr, Justine ne compte pas s'arrêter là. Elle remarque que des personnes voudraient lutter pour des causes plus spécifiques que la santé mentale de manière générale. « *J'ai donc dessiné d'autres petits coeurs, pour rester dans le même thème, qui représentent plusieurs maladies mentales et "troubles mentaux" (par exemple le*

trouble bipolaire, les TCA, ou encore les addictions et dépendances). Tous ces petits bonshommes seront libres à la personnalisation : sur le site internet (bientôt opérationnel !), la personne intéressée choisira son dessin et son vêtement. Tout le monde pourra ainsi lutter pour une cause bien particulière dans le thème de la santé mentale. »

Dans le futur, à quoi ressemblera YouVi ?

YouVi a développé la volonté de faire des ateliers de conceptualisation. Le but est de permettre à un large public de mettre en image ses pensées et ressentis, et ainsi de représenter ses propres luttes. Le concept se rapproche en quelque sorte de l'art-thérapie.

A l'avenir, YouVi aimerait également organiser des conférences. Mais pas que. « Dans le courant de l'année, on aimerait lancer une YouTeam. Il s'agirait d'un groupe de parole et d'action, qui s'auto-alimenterait. Donc d'une part, un groupe de parole organisé autour d'un thème spécifique et différent à chaque fois. Les membres seraient invités à amener des lectures afin de discuter et enrichir notre pensée à tous·tes, autour d'un verre une ou deux fois par mois. D'autre part, un groupe d'action pour agir, avec ou sans YouVi et avec ou sans fonds. Ce serait quelque chose de libre, pour inviter les gens à agir d'une manière plus concrète et à s'instruire mutuellement, parce que c'est ce qu'il y a de plus enrichissant. »

YouVi veut donc se diriger vers un aspect communautaire. « On s'est rendu compte que des gens voulaient travailler avec nous. On est en train de partir dans plein d'aspects avec le mot d'ordre de faire du bien en général. Maintenant, il y a le textile et les objets, l'aide aux associations, les ateliers et conférences, et cette YouTeam qui va arriver. »

Créer sa marque en étant universitaire : c'est possible.

Justine s'est lancée dans ce projet en étant à l'université. Mais comment gérer à la fois des études et un projet comme YouVi ? Selon elle, ça se joue surtout sur trois choses : l'organisation, la volonté et l'entourage.

« Quand tu te lances dans un projet qui te tient vraiment à cœur, tu as tout le temps envie de bosser dessus. Travailler n'est même plus vraiment travailler. Tu as constamment la tête dedans donc c'est un peu compliqué. Mais au final, avec une bonne gestion du temps et des créneaux horaires bien placés, ça va. » YouVi encourage vivement les personnes qui aimeraient se lancer dans leur projet à concrétiser leurs rêves. « Il faut arrêter de penser qu'on n'est pas légitime de faire quelque chose qu'on a au plus profond de nous. Si tu y crois vraiment, il n'y a aucune raison que ton projet ne marche pas. Il faut bien t'entourer et travailler intelligemment. De plus, construire son projet prend du temps : il faut être patient·e. »

Justine s'est bien entourée pour YouVi puisqu'elle a reçu une aide précieuse du VentureLab. Cette ASBL (basée à la Grand Poste, ici, à Liège !) aide de jeunes entrepreneur·se·s à concrétiser leurs projets, en les suivant de A à Z. Ces entrepreneur·se·s peuvent compter sur les nombreuses formations proposées et sur les expert·e·s à leur disposition. Justine explique en quoi le VentureLab a aidé le projet : « Leur but n'est pas tellement d'amener les gens à faire du profit, mais réellement de lutter pour un monde meilleur. On l'a vu avec YouVi. Ils nous aident beaucoup, en nous accompagnant et grâce à des conseils. Ils croient vraiment en ce qu'on fait. » YouVi en profite d'ailleurs pour faire un big-up à Michel, la personne qui les suit de près au VentureLab.

Le rapport entre YouVi et la philosophie.

YouVi et les études de philosophie, en fait, sont clairement liés selon Justine. « *Faire de la philosophie, c'est constamment se questionner, s'obliger à avoir un esprit critique et à remettre tout en question tout le temps. Je suis à l'université depuis deux ans. Je me rends compte qu'en peu de temps, on amasse tellement de bases critiques et de concepts. On peut tomber dans plein de panneaux lorsqu'on n'a pas eu la chance de faire de la philosophie. Mais je n'ai pas envie qu'une sorte d'élite, qui n'en est même pas une, soit seule à bénéficier de cela.* » Justine pense donc qu'un projet comme le sien permettrait à ce que tout le monde puisse construire son esprit critique. « *En faisant des conférences ou en instruisant les gens, ne fut-ce que légèrement, on va arriver à changer les choses et on va éviter de tomber dans ce cercle vicieux d'hétéronormativité et de discriminations. On a une volonté de faire dire aux gens "Ce n'est pas normal, et je n'ai pas envie que ça reste comme ça".* »

Les études n'ont pas mis à mal le processus créatif de YouVi, au contraire. « *Etudier une matière que tu aimes et réussir à avoir un regard critique dessus, ça continue à nourrir ta pensée et au final ça alimente ta créativité. Ici, ce n'est pas de l'art pur et dur, dans le sens où si je dessine une fleur, je ne veux pas qu'elle soit jolie mais je veux réussir à dessiner l'essence de la fleur. La philosophie donne une force créatrice dans le projet parce qu'il y a tellement de propos riches et de concepts que tu as envie de transformer ça en créativité. Sans la philosophie, on serait moins vifs à ce niveau. En combinant YouVi et nos études, on découvre que la philosophie n'est pas quelque chose de complètement archaïque, avec des théories figées. La discipline peut réellement s'intégrer dans le militantisme. Et c'est génial parce que faire de la philosophie pratique passe par tout ce qu'on fait.* »

Une marque militante, oui !

Justine raconte la naissance de YouVi et comment ce projet est par nature du militantisme. « *Déjà avant YouVi, le questionnement autour de mon genre est apparu. J'ai commencé à me poser de plus en plus de questions, à aller en manif. Je devenais de plus en plus engagé·e. Donc à la fois mes études et mon engagement naissant se sont nourris et ont fait que le projet YouVi est né.* »

YouVi permet de visibiliser des causes sociales, et de donner la possibilité à tout le monde de porter ses propres luttes sur ses vêtements ou objets. Concrètement, toutes les causes sociales intéressent YouVi. « *Je ne voulais pas me diriger vers des luttes qui semblaient me dépasser et hors de portée. C'est un avis purement personnel : je ne pouvais plus fermer les yeux sur les réalités du monde.* »

D'ailleurs, lorsque tu achètes un article à YouVi, dans la collection "sAntImentale", une partie de la somme est reversée à des associations. En ce moment, c'est l'association féministe ROSA qui est à l'honneur !

Le mot de la fin est bien sûr laissé à YouVi : « *Si on ne lutte pas pour nos causes, personne ne le fera à notre place !* »

Ju Hamers







Les étudiants engagés : un avenir en construction.

Lorsque la Fédé recrutait des rédacteurs pour le P'tit Torê, les autorités universitaires accouchaient d'un nouveau projet. Le statut "étudiant engagé" devient le benjamin de la famille des statuts particuliers de l'Université de Liège. Son jeune âge (moins d'un an) le rend encore disposé aux évolutions. Pourtant il a réussi à séduire 106 étudiants. Encore un peu méconnu, l'équipe du P'tit Torê s'est renseigné sur son fonctionnement et son impact concret chez ses bénéficiaires.

Avoir un engagement à finalité sociétale, respectueux des valeurs de l'université et y consacrer un temps important qui devient parfois incompatible avec un cursus ; telles sont les conditions pour obtenir le statut d'"étudiant engagé". En échange, l'université offre une reconnaissance de cet engagement (bien vu pour le CV) et un référent académique. Ce service permettra, au cas par cas, d'accommoder les devoirs scolaires à l'activité associative, politique ou autre, choisie.

Dans une époque où beaucoup d'étudiants suivent la voie de l'engagement, hors université ou à travers les cercles, les effets concrets de l'arrivée du statut "étudiant engagé" s'observent. Martin Moreau, par exemple, rédacteur en chef de l'*Obiter Dictum* (a.k.a le journal de la Faculté de Droit) nous fait part de son expérience sous ce statut.

Rédacteur en chef, un engagement à plein temps.

Quand Martin est entré à l'université de Liège, les études de Droit se sont révélées comme une évidence. Bien plus que la simple idée de justice, le social comme ligne de mire; en bref : « *appréhender un aspect quotidien des gens et pouvoir les aider* » comme il nous l'énonce fièrement.

Le souhait de « *créer une première accroche* » avec l'université et sa faculté ainsi que l'envie de s'impliquer dans des organisations le pousse à répondre à l'appel de l'*Obiter Dictum* dès sa première année de bachelier. Quelques coups de crayons amènent un petit dessin et un poste de caricaturiste lui est offert. Les rencontres, les amis puis la possibilité de gravir les échelons l'incitent à s'accrocher au point de régner maintenant en tant que rédacteur en chef.

C'est sur les réseaux sociaux, puis via la Fédé, que Martin apprend l'existence de ce nouveau statut. Une reconnaissance arrive enfin pour tout le travail qu'il accomplit. « *L'année dernière, je croulais sous les activités extra-académiques.* » avoue-t-il. Grâce à ce titre, il sait que, s'il en a besoin, les difficultés horaires pourront s'estomper. « *Si un problème advient, je n'aurai qu'à m'adresser à mon tuteur académique, qui est un de mes profs par ailleurs.* » appuie Martin.

N'est pas étudiant engagé qui veut. Lettre de motivation, décomptes d'heures, attestation de la Fédé, Martin a dû prouver son engagement. Malheureusement, comme la bourse, le titre n'est pas accordé ad vitam aeternam. Il faut présenter une candidature chaque année.

Dans le cas de Martin, deux voies s'offrent à lui. « *Je ne pense plus faire partie du comité [de l'Obiter Dictum, NDLR] l'année prochaine. Cependant, je me présente aux élections pour le Conseil facultaire. Si je suis élu, je redemanderai le statut l'année prochaine en ma qualité de conseiller.* » révèle-t-il.

Pour Martin, le statut "étudiant engagé" est déjà une avancée pour les étudiants. Il apporte cependant de nouvelles pistes de réflexion. Seul, le statut n'a pas suffi à satisfaire ses besoins. D'autres services de l'université méritent d'y être associés. « *Je conseille aux autres étudiants engagés qui seraient dans plusieurs cercles, comme moi, d'aller peut-être bénéficier de la guidance étude [service d'aide organisationnel, NDLR]. J'ai eu mon diplôme de bachelier donc à priori je jongle bien entre mes activités. L'année dernière cependant, la surcharge était telle que j'en aurai bien eu besoin.* » confesse Martin.

S'entourer d'un service d'aide psychologique mis en place par l'université pourrait également être une amélioration possible. « *La gestion d'un cercle composé d'une trentaine de personnes entraîne une charge mentale importante* » témoigne-t-il.

Martin imagine une grande séance d'information où les étudiants sortiraient avec une connaissance complète des moyens et des aides mis en place par l'Université.

Il n'en reste pas moins que ce nouveau statut nous prouve moins d'un an après sa création, malgré quelques améliorations nécessaires, qu'il apporte une réelle utilité auprès des étudiants, comme nous le résume Martin : « *Le statut devient, en quelque sorte, un catalyseur d'investissement étudiant, un frein en moins à leur engagement.* »

**Simon Lesenfants
et Romane Muselle**





Dans la peau de Youri, étudiant chercheur.

Doctorat, thèse, recherches, assistanat, ... Quelle est donc la routine d'un·e étudiant·e doctorant·e ? Quels sont les processus pour en arriver là ? Pour le savoir, le P'tit Toré a rencontré Youri Noville, chercheur en Physique Quantique.

P'tit Toré : Qui es-tu ?

Youri Noville : Je m'appelle Youri, j'ai 24 ans. Je suis diplômé d'un master en physique à l'Université de Liège. Actuellement, je fais mon Doctorat à Namur.

PT : Quel est ton domaine de recherches ?

Youri : La Physique Quantique, une branche de la science qui étudie la physique des très petites choses (atomes, molécules, etc).

PT : Sur quel sujet se porte ta thèse ?

Youri : « Une étude des paradoxes quantiques et des trajectoires de photons aux moyens de mesures faibles en combinant les approches classiques, relativistes et quantiques. » Il y a donc plusieurs aspects : l'aspect « paradoxes » d'une part, car en physique quantique nous sommes face à des situations allant à l'encontre de la logique classique. Par exemple, nous étudions un paradoxe appelé "Le Chat du Cheshire" (d'Alice au pays des Merveilles), qui est un type d'expérience où on essaye de séparer un objet de sa propriété. Nous envoyons le chat d'un côté et le son de l'autre. D'autre part, le second aspect concerne les trajectoires de photons qui sont des petits grains de lumière. Contrairement à notre expérience de tous les jours, nous ne pouvons pas définir une trajectoire en physique quantique comme avec une balle ou une voiture par exemple. Nous étudions une technique qui permet de définir une autre trajectoire différente qu'à notre échelle.

PT : Comment es-tu devenu Doctorant ? Pour quelles raisons ? Démarches ?

Youri : Je suis devenu doctorant car j'aimais l'aspect recherches et découvertes principalement.

Pour devenir doctorant, il y a plusieurs procédures possibles en sciences : soit le projet est financé par des bourses et nous obtenons un doctorat en quatre ans, soit nous avons la possibilité de devenir assistant en même temps (comme moi). Cela consiste en un mi-temps de recherches, et un mi-temps d'enseignement, avec un délai de six ans.

Concernant la procédure et les conditions, il faut avoir de bons résultats en bachelier et master pour obtenir la bourse, souvent une moyenne de 16 ou 17. Pour l'option du poste d'assistant, il faut en quelque sorte convaincre un professeur, montrer sa motivation et apporter quelque chose au projet. Cette deuxième solution est plus flexible quant aux résultats.

Une fois contacté, il y a un entretien avec plusieurs membres de la faculté dans laquelle on veut rentrer selon le sujet qui nous intéresse, et pour les assistants la partie didactique est aussi évaluée au cours de l'entretien. Après cela, on définit le sujet avec le promoteur ou celui-ci nous « impose » un thème qu'il voudrait explorer. Il y a parfois des possibilités de modifier certains termes

en accord avec lui, avec ses attentes et les nôtres, trouver un juste milieu pour contenter chacun.

PT : Quelle est la routine d'un·e Doctorant·e : journée type de recherche et autres activités ?

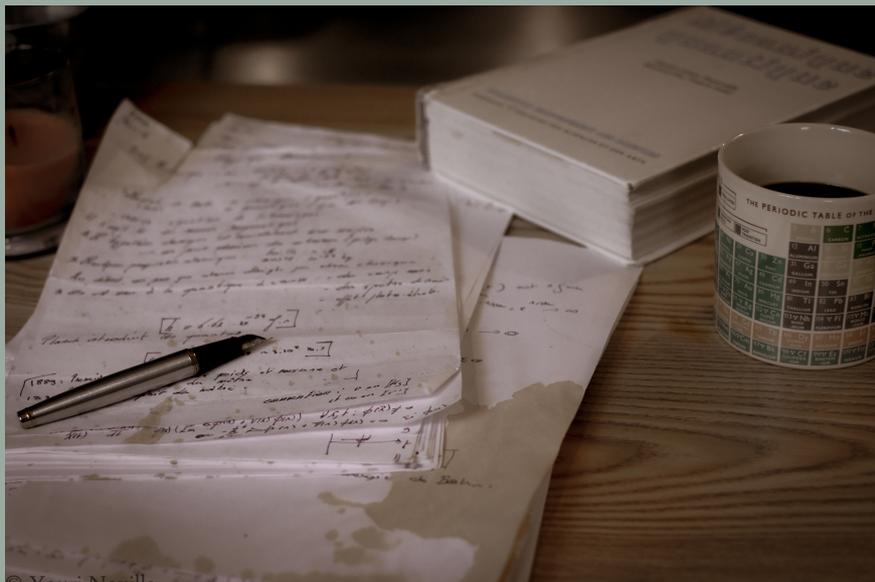
Youri : Il y a deux types de journées : celle d'assistant avec des charges didactiques, préparer les séances d'exercices et de laboratoire, donner ces séances, encadrer des projets, des corrections et surveillances d'examens, ainsi que des trajets entre Liège et Namur. Ensuite, celle de recherches, qui est plus théorique. Cette phase est très centrée sur le thème, recherches d'articles, retirer les points importants, utiliser ces pièces pour m'aider sur le sujet, beaucoup de discussions avec les membres du labo pour avancer. Il y a aussi beaucoup de séminaires à Namur ou ailleurs, mais aussi des voyages. Me concernant, j'ai pu me rendre à Marseille et Munich dans le cadre de mes recherches.

J'ai quand même une vie à côté : dépendant des semaines je peux me permettre certaines choses, selon les rapports à rendre etc. Lorsque j'ai le temps, je fais de la photographie, j'aime lire autre chose que des livres sur la physique, mais je suis aussi actif au sein de la guindaille liégeoise.

En conclusion, être doctorant·e, c'est d'une part pas mal de travail de recherches et/ou d'enseignement, de préparation et de conditions, mais c'est aussi d'une autre part rester dans une vie d'étudiant·e avec tout ce qui va avec.

Et toi ? Ça te tente de devenir doctorant·e ?

Lola Ketelslegers



© Youri Noville



Étudier à l'ULiège sans y être régulièrement inscrit·e·s, c'est possible !

Et oui, à l'Université de Liège il existe différents statuts qui te permettent de suivre des cours universitaires sans y être régulièrement inscrit·e. Parmi eux, les statuts d'élève libre et d'auditeur·rice libre.

Quelles sont les différences entre les deux ?

L'élève libre a la possibilité de suivre les cours universitaires et d'en présenter les examens. Cependant, celui-ci est limité·e à un nombre de 20 crédits par année académique. En cas de réussite, soit une note au-dessus de 10/20, l'élève reçoit une attestation qui est la valeur chiffrée de ses résultats. Aucun crédit n'est validé lors de cette formation. Cependant, si l'élève décide de suivre la formation complète, le jury concerné pourra valider sa formation réussie en crédits. A l'inverse, l'auditeur·trice libre suit les cours sans passer les examens. De plus, aucune limite ne lui est imposée.

Combien coûtent ces formations ?

Pour l'élève libre, le coût s'élève à 145€ pour une formation allant de 1 à 10 crédits. Une augmentation de 13€ sera ajoutée par crédits au-delà de 10. La formation d'auditeur·rice libre coûte quant à elle 32€, ce qui correspond au rôle et à l'assurance.

Qui peut bénéficier de ces formations ?

Ces formations sont bien évidemment ouvertes à tout le monde. Les étudiant·e·s déjà inscrit·e·s à l'Université de Liège peuvent aussi bénéficier du statut d'auditeur·rice libre. Iels peuvent elleux aussi, en dehors de leur programme annuel, suivre d'autres unités d'enseignement. Leur inscription est alors gratuite. Cependant, les facultés ainsi que les professeur·e·s concerné·e·s doivent donner leur accord.

Qui sont-iels ?

Nous avons été à la rencontre de deux auditrices libres, Jenny et Monique.

Jenny, retraitée depuis peu de son travail d'infirmière, a décidé de s'inscrire en tant qu'auditrice libre dans la faculté de philosophie et lettres. Passionnée depuis toujours par l'égyptologie, le cours lui a permis d'en apprendre davantage sur l'Histoire et la culture Égyptienne. Mais aussi de rencontrer d'autres personnes, qui ont les mêmes centres d'intérêt qu'elle. Comme elle le dit si bien, « *se former n'a pas d'âge* ».

Monique, quant à elle, a décidé de suivre les cours de littérature et de civilisation italienne. Ses parents étant d'origine italienne, il était important pour elle d'en savoir plus sur ce pays. C'est pourquoi, une fois à la retraite, elle a voulu reprendre des cours à l'Université. L'Université de Liège apparut alors comme une évidence, étant donné qu'elle y a fait une bonne partie de son parcours scolaire. Mais ce n'est pas tout, mordue de septième art, elle s'est aussi inscrite au cours de littérature et cinéma.

Camille Tacke

Comment s'inscrire ?

Pour les élèves libres :

- Imprimer le formulaire disponible sur le site de l'université,
- Choisir les unités d'enseignement souhaités,
- Obtenir la signature des professeur·e·s concerné·e·s,
- Confirmer son inscription en complétant le formulaire en ligne et en y joignant les documents nécessaires à la finalisation de l'inscription.

Pour les auditeur·trice·s libres :

- Télécharger le formulaire,
- Faire compléter le formulaire en faculté
- Confirmer son inscription en complétant le formulaire en ligne et en y joignant les documents nécessaires à la finalisation de l'inscription.

Petit cas spécial pour la faculté de médecine : l'inscription en tant qu'élève libre n'est pas autorisée dans certaines filières. Un formulaire spécifique doit être complété et validé par le Conseil des études.



Témoignages d'étudiant·e·s en difficulté : « La vie est chère ».

Depuis déjà plus d'un an, le conflit Ukraine-Russie persiste et les difficultés que beaucoup d'entre nous rencontrent ne font que croître. « *La vie est chère* », disent ceux dont les situations se sont vues profondément affectées par l'inflation et ses dérivées. Pour savoir concrètement comment les étudiant·e·s vivent avec ces difficultés, le P'tit Toré en a rencontré deux.

Le cas de Gwenaelle : des restrictions même avec deux jobs.

Gwenaelle, 22 ans, est en troisième année de bachelier en Histoire de l'Art et Archéologie. « *Ma situation financière n'est certainement pas la pire, mais ce n'est pas la plus facile non plus. Je cumule deux jobs étudiants pour pouvoir subvenir à mes besoins. Je travaille chez Basic Fit, qui est un job très régulier et qui me permet d'être assez flexible avec mes horaires de cours. C'est vraiment pratique et ça me donne une rentrée financière régulière. Mon deuxième job étudiant est un peu en rapport avec mes études.*

Je travaille au préhistosite de Ramioul, où j'anime les stages, mais ce n'est que pendant les vacances scolaires. » La vie est déjà compliquée. Seulement...

« J'essaie de gérer ma situation avec ces deux jobs, mais ça reste tout de même compliqué dans le sens où la vie est chère. J'ai un kot depuis l'année passée et c'était très compliqué. C'est mon père qui paye le loyer parce que ma mère n'en a pas du tout les moyens. Moi je paie tout le reste : les charges, les courses, les meubles, etc. » Au niveau du logement, les choses se

compliquent davantage. Mais qu'en est-il de l'alimentation ?

« J'ai un avantage avec Basic Fit, à savoir les chèques repas. Ça me sauve vraiment la vie. Mais au début je n'avais pas la priorité, on demandait d'abord aux plus anciens de venir travailler et puis aux nouveaux si les heures n'étaient pas prises. » Sans aide de ce côté-là, Gwennaëlle a dû initialement trouver d'autres solutions. « Au début, je faisais des réserves de pâtes et j'en mangeais à toutes les sauces pour être sûre de quand même manger quelque chose, mais mon alimentation n'était pas du tout variée. L'air de rien, ça coûte super cher. Parfois je me fais des petits plaisirs, mais ce sont des yaourts par exemple. Sinon, les trois quarts du temps, je mange des repas hyper basiques. En plus de ça, j'essaie de faire des plats peu coûteux. Quand on est étudiant, on sait quels produits sont moins chers que les autres, on sait quelle marque prendre, quel endroit est mieux au niveau des prix, on compare pour éviter d'avoir des courses trop onéreuses. »

Les difficultés ne s'arrêtent pas là. Comme beaucoup d'autres, Gwennaëlle a vu sa routine être impactée également. « De base, je suis quelqu'un qui fait beaucoup de sport et ça c'est mort. Je ne peux pas me payer d'abonnement à une salle de sport. Je vais de temps en temps à la piscine, mais un abonnement à la piscine représente aussi un investissement auquel je dois réfléchir. Je me dis que ce n'est pas cher pour le nombre de séances que c'est, mais je pourrais avoir besoin de cet argent-là pour autre chose. »

Le côté santé est aussi touché. « À part mon kot, mon père ne m'aide pas vraiment financièrement. Quand j'ai des rendez-vous médicaux, je les paie moi-même. Je garde une partie de l'argent que je gagne au cas où je dois

aller chez le médecin ou acheter des médicaments. En plus de ça, je suis une fille, donc j'ai des rendez-vous gynécologiques que je dois payer toute seule. C'est à ce niveau-là que c'est le plus compliqué. Parfois je recule des rendez-vous parce que je ne peux pas les payer. »

« Je n'ai jamais essayé de demander de l'aide à une autre instance, mais j'y réfléchis. Je vais prendre rendez-vous avec le CPAS pour voir si j'ai droit à des aides. Ne fût-ce que travailler un peu moins, vu que je travaille beaucoup pour me maintenir et manquer de moins de choses possible. » L'espoir semble pointer le bout de son nez. Qu'en est-il de la sphère universitaire ?

« J'ai l'impression que si l'université met des choses en place, elle n'en fait pas bien la publicité. Si en tant qu'étudiant on n'a pas le réflexe d'aller voir et d'aller se renseigner à l'université pour voir si on a droit à des aides, elle ne le met pas assez en avant. Parfois on ne sait même pas où chercher. Je trouve que la page de l'université n'est pas du tout bien faite à ce niveau-là et qu'on est très mal informé sur ce qui est fait. Ils devraient le rappeler pendant l'année en envoyant des mails, comme quand ils avaient fait les paniers pendant le covid. » D'un côté, l'université semble avoir des progrès à faire, mais d'un autre côté : « Je pense que les étudiants ne se manifestent pas assez. Même moi, de manière générale, je ne parle pas de ma situation aux gens. Parfois ils s'en doutent, parce que quand je sors, je ne prends rien à boire. Je ne peux pas me le permettre. Mais je me vois mal dire que ça ne va pas. Il y a toujours le risque du jugement, tu ne sais pas comment la personne en face de toi peut réagir. »

Gwenaelle conclut : « *S'il y avait plus de communication entre les deux pôles, je pense qu'il y aurait plus d'étudiants qui rentreraient en contact avec l'université. Rien que le fait de montrer qu'elle met en place des aides et qu'elle est présente pour les étudiants qui sont en difficulté, c'est super important. Je suis loin d'être seule et je pense que ça pourrait atteindre plus de gens.* »

Le cas de Lola : ne pas se soigner ni se chauffer.

Lola, 19 ans, est en deuxième année de bachelier en Information et Communication. « *J'habite seule depuis juin. Je vis assez bien mais c'est vrai que l'inflation se fait ressentir. Par exemple, en hiver je n'ai quasiment pas chauffé mon appartement parce que le gaz a fort augmenté. J'ai dû porter des pulls et des couvertures.* »

Le gaz n'est pas la seule ressource dont le prix a augmenté au cours des derniers mois : « *L'eau est tellement chère que je fais très attention à ma consommation, ce qui en soi n'est pas plus mal. Au niveau des courses, pour s'acheter nourriture, vêtements, payer un loyer et en plus s'amuser, il faut beaucoup d'argent. J'ai commencé à beaucoup acheter en seconde main. Ça me permet d'économiser pour pouvoir me payer à manger sans que ça ne soit des pâtes blanches tous les jours. J'achète des médicaments uniquement quand j'en ai besoin parce que ça coûte aussi un bras. Quand j'ai un rhume, je me soigne plutôt au thé au miel et au repos qu'aux médicaments.* »

Pour Lola, la situation reste gérable. « *Je sais que je peux compter sur des gens autour de moi si jamais j'ai un souci. Ce qui est vraiment terrifiant, c'est de voir que la plupart des gens ont beaucoup moins de travail qu'avant, que ce soit mes parents, qui m'aident en me versant de l'argent pour la nourriture, ou mon patron par exemple.* » Au niveau de son job, ça coince quand même un peu : « *Je travaille à la plonge dans un restaurant et depuis quelques mois il y a des jours où on a beaucoup moins de clients par soirée. Je travaille donc moins, mais j'ai moins de revenus pour payer le loyer ou mettre de côté au cas où.* » Pour combler le manque d'heures de travail, Lola tente plusieurs solutions : « *J'essaie de trouver des petits jobs par-ci par-là. Je vais faire le ménage chez des gens que je connais, je vais faire du baby-sitting en plus, je vends des vêtements sur Vinted, etc.* »

Il est évident que Gwenaelle et Lola ne sont pas les seules concernées. Si d'autres étudiant·e·s sont en difficulté ou pensent que leur situation devient ingérable, il n'y a aucune honte à en parler autour de vous, que ça soit à des gens proches de vous ou à l'université. Vous n'êtes pas seul·e·s.

Mateo Beaufays



Amnesty International Ulg :

petites actions, grandes conséquences !

Des affiches dans les couloirs, une bannière au Sart-Tilman, des conférences au XX Août, les signes ne trompent pas, le cercle Amnesty est bien réintégré à la vie universitaire de Liège ! Il s'était pourtant éteint jadis, par manque de reprise. Il y a trois ans, plusieurs étudiants en Droit ont relevé le défi de rallumer la bougie aux barbelés.

Estelle Delhoune et Farah El Karouni arborent fièrement leurs t-shirts au logo jaune et noir. Un signal fort d'un engagement convaincu qui les anime depuis longtemps. Tout commence à l'école. C'est au détour d'un cours de religion qu'Estelle prend connaissance de la vie d'enfants soldats lors d'une campagne de sensibilisation. Un sujet qui l'a vraiment interpellée, au point qu'elle décide de s'investir dans le cercle Amnesty de son école secondaire.

Militer à l'université.

Quand le cercle Amnesty s'est offert une deuxième jeunesse, les deux étudiantes ont sauté sur l'occasion de poursuivre leur engagement passé. Cette fois-ci, le travail de reconstruction passe par une orientation universitaire à travers les événements prévus : « *Nous organisons pas mal de conférences, c'est un point qui est important pour nous. Nous voulons aussi qu'elles puissent être interactives et axées sur les actions que peuvent réaliser les étudiants.* » explique Farah. Ainsi, en plus des conférences, le cercle orchestre aussi des ventes de bougies, des partages de pétitions et bien plus.

Si la lancée d'Amnesty ULiège semble bien partie, une ombre noircit le tableau : l'absence d'un local. L'équipe fait des pieds et des mains pour en obtenir un. À ce jour, le matériel encombre le kot de la présidente.

« *Quand on a plus de 300 bougies d'un coup chez soi, on apprend qu'en les agençant, on peut en faire un divan* » ironise-t-elle. L'espoir fait pourtant vivre comme dit le dicton. Estelle ne lâche pas jusqu'à ce qu'un jour, une remise leur soit consacrée.

En attendant, le cercle universitaire continue son petit bonhomme de chemin, sous l'œil avisé d'Amnesty Belgique (francophone).

« *Un soutien et un cadre administratif plus qu'un contrôle* » c'est ainsi que le groupe décrit leur relation avec la maison mère.

« *Amnesty a des ressources que l'on peut utiliser. Nous connaissons leurs idées et leurs directions, ils prennent le rôle de père spirituel en quelque sorte. Mises à part les campagnes phares, ils ne nous imposent rien.* » précise Farah.

Organiser son temps.

S'engager implique de consacrer beaucoup de temps. Concilier cours et activité peut parfois s'avérer laborieux. « *On boit beaucoup de café* » s'amuse Farah. « *L'année passée, la première en présentiel, on s'est construit une expérience nouvelle du cercle sur les campus. Beaucoup de temps et d'investissement étaient nécessaires, on a dû faire des sacrifices.* » raconte Estelle. Aujourd'hui plus expérimentée et plus organisée, la troupe parvient à trouver un équilibre et chaque membre se motive et se soutient.

Les nombreuses conférences, les multiples actions, les campagnes abondantes témoignent des innombrables malheurs qui accablent le monde. Comment alors garder la force de se battre ? Comment ne pas se laisser démoraliser ? « *C'est certain que l'on ne pourra jamais passer du noir au blanc en un claquement de doigt. Pourtant, il faut garder à l'esprit que chaque action que l'on réalise, chaque pétition que l'on signe représente un petit pas vers l'amélioration, pour un mieux.* » extériorise Estelle. « *Si tout le monde se convainc qu'il est impossible d'avancer, que les problèmes sont trop nombreux, on restera sur une situation funeste.* » ajoute Farah. Abandonner n'est alors pas une option. Pourtant, ce qui motive avant tout, ce sont les résultats. Et même quand ceux-ci se font attendre, la détermination ne faiblit pas. Estelle, la présidente, résume cette idée en une phrase: « *Il faut se dire qu'à chaque fois que nous faisons un geste, il y aura un impact petit ou grand, direct ou indirect. Il ne faut pas perdre de vue nos objectifs.* »

Ainsi, le cercle Amnesty de l'université de Liège continuera ses actions. Des conférences seront organisées, des bannières flotteront et des affiches continueront d'interpeller les étudiants, du XX Août au Sart-Tilman. La flamme de la bougie n'est pas prête de se laisser éteindre.

Simon Lesenfants

© Lola Carvajal



© Lola Carvajal



Le dernier bébé des cercles universitaires : UNICEF.

Véritable nourrisson, le cercle UNICEF de l'ULiège voit à peine le jour. Il promet pourtant déjà plusieurs actions. Rassemblant des étudiants soucieux de porter le message de l'ONG. Un objectif : sensibiliser les parents de demain aux droits de l'enfant. Rencontre avec Aurélie Caron, présidente et Mike Lemaître, trésorier du cercle.

L'UNICEF, kesako ?

L'Unicef c'est l'agence des Nations Unies pour l'enfance. Son but : l'amélioration des conditions des enfants. On peut citer parmi ses objectifs : l'éducation des filles, la protection de l'enfance (connaissance de leurs droits, avenir climatique, le combat contre toute forme d'exploitation), la vaccination. L'ONG participe en 1989 à la rédaction de la Convention relative aux droits de l'enfant. Elle en fait toujours la promotion aujourd'hui.

Pourquoi en faire un cercle ?

Comme toute ONG, il est possible de s'inscrire comme volontaire. Pourtant, la décision de créer un cercle au sein de l'Université voit le jour. « *C'est une volonté de donner la main aux adultes et parents de demain, c'est un public qui va être sensibilisé à la cause des enfants assez prochainement.* » précise Aurélie. Si la cause les rassemble, volontaires et étudiants au sein du cercle ne touchent pas la même tranche d'âge. « *Ça permet de redynamiser les actions, toucher notre génération et faire des activités différentes comme les festivals. Ça doit être l'âge qui fait qu'on a envie d'y aller puis on s'adresse aux gens de notre âge. Il y a une forme d'équivalence.* »

Lors de leur premier évènement, une vente de crêpes au Sart Tilman, ils piquent la curiosité des étudiants mais pas seulement.

« La vente a permis de faire connaître UNICEF à des gens qui ne s'y intéressent pas spontanément, on a même discuté avec des professeurs. » confie Mike. « *C'est ça aussi le cercle, ça touche les étudiants et le corps professoral.* » « *On a beaucoup d'étudiants en Droit. Ça doit être parce qu'il y a le mot droit dans Droits des Enfants [rires]. On est un cercle interfacultaire et on aimerait qu'il s'élargisse à d'autres sections.* » déclarent les deux membres.

Transmettre un message « porteur de sens ».

« J'avais la volonté de m'investir dans la vie de mon université, apporter mon aide également au sens large, pour moi c'est un projet porteur de sens. » explique la présidente. Devenir membre rime avec investissement. Participer à des formations et conférences de l'ONG, rencontrer de nouvelles personnes également. « *Je rencontre des gens dont je n'aurais jamais croisé le chemin autrement. Par exemple, les créateurs d'un jeu éducatif.* » C'est aussi laisser libre court à sa créativité. Création d'évènements, de stratégies de communication. « *C'est un challenge, c'est un nouveau cercle, y a tout à construire. Puis avec Unicef, je trouve que c'est intéressant de construire quelque chose de nouveau qui porte un beau message.* » confie Mike en souriant.

A l'instar d'autres cercles, ils doivent obtenir des autorisations de l'ONG. « *On ne se représente pas que nous même, donc on doit faire gaffe à ne pas nuire à la réputation d'UNICEF et entacher toutes les belles actions qu'ils mettent en place.* » précise Aurélie, validée par Mike. Malgré les délais, les demandes d'autorisations qui peuvent prendre du temps, cela crée des guidelines. Selon eux, ce cadre leur permet de promouvoir leur message de manière efficace et qualitative.

Les membres affirment que les projets affluent ; un Clean Walk, des récoltes de fonds, des collaborations avec d'autres cercles et un recrutement. Les différentes teams s'affairent pour permettre au cercle de faire ses premiers pas.

Lola Carvajal

© UNICEF



© UNICEF





Le moment détente

Des mots cachés sur la vie à l'ULiège :

amphithéâtre - assistant - bachelier - cafétéria - connaissances - cours - doctorat
- études - examens - master - pratique - professeur - révisions - Sart-Tilman -
travaux - université

E	V	U	N	I	V	E	R	S	I	T	E	P	N
M	F	T	K	L	G	G	P	S	E	D	O	G	S
U	B	D	O	C	T	O	R	A	T	L	C	P	A
B	R	W	P	R	A	T	I	Q	U	E	H	R	R
A	M	E	H	T	F	E	Z	L	D	O	T	O	T
C	O	U	R	S	G	J	Q	X	E	F	Y	F	T
H	M	P	G	J	P	E	R	Z	S	F	H	E	I
E	A	L	B	K	S	E	X	A	M	E	N	S	L
L	S	A	S	S	I	S	T	A	N	T	N	S	M
I	T	A	M	P	H	I	T	E	A	T	R	E	A
E	E	W	V	R	T	R	A	V	A	U	X	U	N
R	R	O	R	E	V	I	S	I	O	N	S	R	L
C	A	F	E	T	E	R	I	A	M	Q	E	F	S
C	O	N	N	A	I	S	S	A	N	C	E	S	E

Joue et tente de remporter 2 places de cinéma aux Grignoux !

Envoie nous une photo de **ta grille complétée** à l'adresse mail concours@ptittore.be et tu seras peut-être **tiré·e au sort** parmi les gagnant·e·s !



Le moment détente

Un quizz pour mieux connaître le P'tit Torê :

1. Depuis quand le P'tit Torê existe-t-il ?

- 1984
- 1988
- 1991
- 1995

2. Quel était le nom original du P'tit Torê ?

- Le P'tit Mensuel
- Le P'tit Etudiant
- Le P'tit Journal
- Le P'tit Guide



3. Pourquoi le P'tit Torê s'appelle-t-il comme ça ?

- Le premier rédac' chef était dompteur de taureaux.
- La première équipe a passé plus de temps à la Saint-Torê qu'à bosser sur leurs articles.
- Il fallait trouver un nom original.
- Le Torê est le symbole de Liège et en particulier de son folklore étudiantin.

4. Que représente la couverture de ce numéro ?

- Un ange qui joue d'un instrument de musique parce que le P'tit Torê aime bien la musique.
- L'ange du Pont de Fragnée.



Les réponses du quizz :

1. Depuis quand le P'tit Torê existe-t-il ?

→ 1991

Et oui, notre P'tit Torê est déjà trentenaire !

2. Quel était le nom original du P'tit Torê ?

→ Le P'tit Etudiant

Initialement nommé le P'tit Etudiant, le journal a pris le nom de P'tit Torê en 1998.

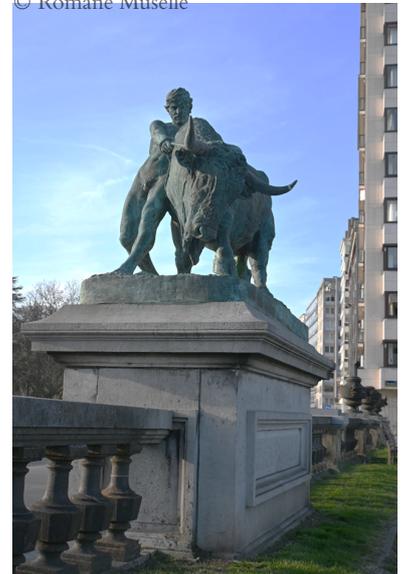


3. Pourquoi le P'tit Torê s'appelle-t-il comme ça ?

→ Le Torê est le symbole de Liège et en particulier de son folklore étudiant

Oui, et ça remonte à bien longtemps : la sculpture du Dompteur de taureau, créée par Léon Mignon (un Liégeois évidemment) a été érigée aux Terrasses d'Avroy en 1881 ! La presse catholique se scandalise du dompteur nu, on peut bien sûr parler de Joseph Demarteau, alors rédacteur en chef de la Gazette de Liège. En réponse, les étudiant·e·s vont baptiser le dompteur du nom de ... Joseph ! Pour célébrer ce symbole du folklore liégeois, les étudiant·e·s ont institué la Saint Torê, toujours fêtée aujourd'hui.

© Romane Muselle



4. Que représente la couverture de ce numéro ?

→ L'ange du Pont de Fragnée

En effet, l'ange représenté sur la couverture du numéro est un des quatre anges situés sur le Pont de Fragnée, également appelé Pont des Anges. Posées sur des pylônes de granit, ces quatre « renommées » (c'est comme ça qu'on appelle ces sculptures d'anges) font clairement la renommée du pont ! Mais pourquoi mettre cet ange en couverture ?

© Romane Muselle



Très esthétique, l'ange permet en plus de reconnaître directement le Pont de Fragnée, bijou de l'architecture liégeoise. Ce n'est pas tout, le Pont des Anges est le parfait symbole de la Renaissance puisqu'il a été construit de 1901 à 1904, détruit en 1940 et reconstruit à l'identique en 1948. Ce lien entre le passé et le présent, cette renaissance qu'il a effectué, cet esthétisme incroyable, rien de mieux pour représenter la Renaissance du P'tit Torê !

les grignoux

cinéma & culture au cœur de la ville



Tu as entre 16 et 26 ans ? Bénéficie d'un prix réduit dans nos 4 cinémas !

Disponible aux caisses de nos cinémas, dans les écoles partenaires et à la Fédé, ce passeport te permet d'accéder toute l'année aux séances des cinémas liégeois le Parc, Sauvenière et Churchill ainsi qu'au Caméo à Namur au prix de **4,80 €** (au lieu de 8 €). Il accorde également cet avantage à la personne qui t'accompagne. Validité: 30 septembre 2023.



APP GRIGNOUX



@lesgrignoux • www.grignoux.be

LE P'TIT TÔRE

